

CHRISTIAN SALENSON

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Mademoiselle Marcelle VIALA
Président de l'Académie.

Remerciements
de Monsieur Christian SALENSON
et éloge de son prédécesseur
Monsieur le chanoine Charles FAYOLLE.

Vendredi 7 janvier 2000

Le père Christian Salenson, vicaire général est introduit par ses parrains, Madame Deronne et Monseigneur Dalverny.

*RÉCEPTION DU PÈRE SALENSON
LE VENDREDI 7 JANVIER 2000*

Voici que pour la première fois, les portes de l'Académie s'ouvrent devant vous, pour la première fois puisque sans avoir été correspondant, vous venez d'être élu membre résidant au fauteuil qui semble, depuis un certain temps, réservé aux ecclésiastiques ; il a été occupé juste avant vous par le chanoine Fayolle auquel nous adressons aujourd'hui une pensée fraternelle et, si nous remontons le temps, par le chanoine Raymond Marchand, par monseigneur Holms et le chanoine Bruyère. Vous êtes donc tout à fait à votre place ! Selon la tradition, j'ai la charge, agréable pour moi, de vous accueillir et de vous faire connaître à nos confrères. Mais, contrairement à l'usage et à la logique, car lorsqu'on présente quelqu'un on n'a pas à parler de soi, je commencerai mon propos par une confidence. Avant votre visite et sans vous connaître, je me demandais (et cela ne me convenait pas trop) si notre entretien ne serait pas un peu austère, un peu guindé (était-ce dû au lointain souvenir du chanoine Sconin, vicaire général du diocèse d'Uzès jugé plutôt sévère par son jeune neveu ou celui d'un simple vicaire, le vicaire savoyard qui était seulement, il est vrai, le porte-parole de Rousseau mais qui se montrait fort prolix dans ses discours religieux ?) Quoi qu'il en soit, je m'étais bien trompée. Dès vos premières paroles, en réponse à ma question on ne peut plus banale sur votre lieu d'origine, vous avez laissé exploser avec un enthousiasme juvénile, votre

passion pour les Cévennes, pour Saint-André-de-Majencoules où vous êtes né en 1948, proche de Pont-d'Hérault et pour la petite maison que vous possédez aux alentours du village : elle est pour vous un endroit privilégié, béni, qui vous rattache à vos racines rurales et qui, en quelque sorte, vous régénère. Vous m'avez dit également votre bonheur à marcher sur les drailles et les GR, en traversant parfois des hameaux à moitié tombés en ruines mais si pleins de charme, tel celui de Bomperrier, perdu dans la montagne, lieu de halte pour les transhumants et les randonneurs. « Surtout, m'avez-vous recommandé, n'oubliez pas de dire que je suis un amoureux des Cévennes. »

Comment pourrais-je l'oublier, moi qui suis Cévenole, qui ai si longtemps parcouru et balisé des G.R. de la région et qui ai goûté comme vous, le charme de Bomperrier dans la lumière du soir ?

Mais ne mentionner que cet aspect de votre personne, si important soit-il, donnerait de vous un portrait bien lacunaire car l'ardent Cévenol est aussi un prêtre. Votre vocation fut précoce, on peut penser qu'elle a été favorisée par votre milieu familial : parents très croyants, très engagés dans leur Eglise. Un événement douloureux à rappeler, mais il est difficile quand on parle de vous de le passer sous silence, vous a profondément marqué dès votre enfance. Lorsque vous aviez douze ans, votre père a été victime d'un accident du travail qui lui a ôté pour toujours l'usage des deux jambes. Dans cette terrible épreuve, il a manifesté une foi et un courage admirables. Quel exemple pour ses enfants et pour tout son entourage ! Doué, travailleur, l'esprit ouvert à toute nouvelle connaissance, passionné de lecture, sinon de sport, vous avez été dès les classes primaires à Nîmes un excellent élève et vous gardez le souvenir ému d'un de vos premiers maîtres qui, dites-vous, vous a tout appris. Parti sur ces solides bases, vous avez fait de

brillantes études à Saint-Stanislas, puis au Grand Séminaire de Montpellier, enfin au Séminaire des Carmes à Paris où vous suiviez des cours à l'Institut Catholique. Vous êtes titulaire d'une licence en philosophie et d'une maîtrise en théologie. En juin 1974, M^{gr} Rougé, évêque de Nîmes, vous ordonne prêtre à Pont d'Hérault dans l'église qui vous avait accueilli, tout enfant, pour votre baptême.

Votre premier ministère se déroule en équipe d'abord à Paris dans la difficile paroisse de Malakoff, en banlieue rouge, puis dans le diocèse de Nîmes (Aigues-Mortes, le Grau-du-Roi, le Caylar), deux types de paroisses en contraste qui assurent au jeune prêtre sortant du séminaire une rude mais enrichissante formation.

Pendant trois ans, vous résidez de nouveau à Paris comme aumônier national de la J.I.C.F. (jeunesse indépendante chrétienne féminine). Vous vous trouvez ainsi en contact avec des jeunes et cela vous rapproche, en quelque manière, de l'enseignement qui vous passionne (« Enseigner est exaltant », m'avez-vous dit). Vous revenez à Nîmes comme prêtre à Saint-Luc et Saint-Vincent : vos paroissiens gardent le souvenir de votre faculté d'écoute, de votre capacité à partager les peines et les joies de chacun, vous faisant tout à tous, selon la formule de Saint Paul. En même temps vous enseignez la théologie au Grand Séminaire d'Avignon dont vous devenez le supérieur pendant sept années. Durant ce mandat vous participez à la mise en place de l'I.S.T.R. (sacrifions encore à la mode des sigles) l'Institut de sciences et théologie des religions à Marseille. En 1998, M^{gr} Cadilhac vous nomme vicaire général du diocèse de Nîmes. Actuellement vous donnez encore des cours au Séminaire d'Avignon, à l'Institut de Marseille dont vous dirigez la revue *Chemins de dialogue*. La presse

signale vos conférences (par exemple sur l'art sacré), elle annonce vos cours prévus à Nîmes cette année sur l'Eucharistie ou votre participation à l'école de formation pastorale. Cette longue liste de vos activités n'est certainement pas exhaustive.

Lors de votre visite vous avez eu la gentillesse de m'offrir un exemplaire de la revue *Chemins de Dialogue* que je viens d'évoquer. Je n'ai, bien sûr, pas l'intention d'en faire une étude minutieuse. Mais relever quelques idées exprimées par des auteurs divers (moines, prieurs, professeurs de théologie, journalistes) permet de mieux connaître l'une des activités qui vous tient à cœur et par là-même de mieux appréhender votre personnalité. C'est pourquoi j'en dirai quelques mots. Une constatation indiscutable est faite : sur le plan religieux (et sur d'autres plans d'ailleurs), la société en Europe occidentale a connu une rapide et totale transformation : le christianisme n'est plus la seule religion importante. Le brassage des populations, dû à des raisons économiques ou au développement des communications, a mis en valeur des cultures et des religions dont on ne parlait guère auparavant comme le bouddhisme ou l'islam. Cette situation, pour des raisons diverses, peut être source d'incompréhension, de tensions plus ou moins graves, voire de conflits. Il est donc nécessaire de faire se rencontrer puis dialoguer des croyants des différentes religions, non par simple curiosité intellectuelle mais dans une démarche spirituelle où règnent estime et respect en croyant « selon la pensée évangélique à la valeur infinie de chaque homme, quelles que soient sa culture, ses traditions, son histoire, ses références religieuses ». Les chemins de rencontre et de dialogue sont multiples et trois expériences bien différentes sont rapportées dans votre revue. « La Source » à Rabat a eu pour point de départ quelques

chrétiens, vivant au Maroc, désireux de mieux connaître l'histoire, la religion, la langue de ce pays. Des Marocains, intéressés par ces recherches, se sont adjoints au groupe. La modeste bibliothèque du début a pris de l'ampleur. Actuellement, réservée aux chercheurs, à la fois chrétiens et musulmans, elle fonctionne avec une équipe composée des membres de ces deux religions. Ce rapprochement culturel, complété par des conférences et des discussions autour d'un livre, a instauré des relations de confiance et des liens d'amitié. Deuxième expérience : séjour dans des monastères Zen du Japon. Des échanges entre moines chrétiens et bouddhistes avaient été créés dès 1979. Récemment en 1998, sept Européens : trois moines, trois religieuses et un peu bizarrement un pasteur protestant de Genève, ont vécu quatre ou cinq semaines chez des moines zen autour de Kyoto ou dans cette ville même, après avoir été préparés à cette rencontre. Malgré ce, ils ont eu de quoi être dérouterés sur bien des points. En voici quelques-uns : attitude paradoxale de grand respect pour les innombrables textes bouddhistes auxquels on fait souvent référence mais manque total d'intérêt pour les livres de la bibliothèque que rongent les mites ; importance des rites très nombreux et très précis ; tradition qui se vit surtout par le corps, ainsi la posture de la méditation silencieuse qui peut durer 5 à 7 heures, et qui s'est révélée physiquement douloureuse pour des Européens peu entraînés ! Ils ont découvert également que ces monastères présentaient quelque ressemblance avec les écoles des Stoïciens. Il faut avant de prétendre atteindre l'illumination d'une part essayer de dépasser ses forces physiques, parfois d'une manière fort curieuse comme manger le plus possible de spaghettis en cinquante minutes ou crier un sutra jusqu'à l'extinction de voix, d'autre part développer sa force morale devant la difficulté ou l'épreuve. Cette étonnante aventure fut inoubliable, enrichissante

et laissa percevoir en définitive aux visiteurs que « la rencontre spirituelle d'un autre est toujours la rencontre d'un autre visage de Dieu ». La troisième expérience a pris fin avec le drame que tous les médias ont rapporté à l'époque : l'assassinat en 1995 des sept moines de Tibhirine. Depuis plusieurs années ils exploitaient leurs terres avec les musulmans des villages voisins, partageant travail et récoltes. Ils avaient mis à leur disposition, pour leurs prières, un local dans leur propre monastère et échangeaient avec eux des réflexions fraternelles sur les croyances religieuses des uns et des autres. Quand la situation est devenue dangereuse, avec la proximité de maquis islamistes, les moines ont unanimement refusé de quitter la montagne algérienne et d'abandonner leurs amis. Ces rencontres interreligieuses n'aboutissent pas ordinairement à pareille issue ; mais elles exigent toujours beaucoup d'humilité et de courage. A ce propos, je me permettrai de citer un court extrait d'une homélie du prier de Tibhirine, Christian de Chergé que tous les hommes de bonne volonté, croyants ou non, épris de tolérance pourraient reprendre à leur compte : « Il faut du courage pour supporter l'autre tel qu'il est, là où il en est, avec ses richesses, ses limites, ses originalités, sans le rêver à la mesure de ce que nous sommes, de ce que nous souhaitons qu'il soit ».

Vous êtes, monsieur, désormais des nôtres. Vous aurez du plaisir sans doute à rencontrer des confrères aux personnalités et aux opinions différentes mais soucieux de rester fidèles à l'engagement de notre Académie : « Respectant toutes les croyances, indifférente aux contingences de la politique, l'Académie se veut un foyer d'humanisme où toutes les convictions se côtoient et cohabitent sans heurt. » Nous, nous nous réjouissons de pouvoir profiter de votre dynamisme, de votre savoir, de vos expériences et nous vous souhaitons fraternellement la bienvenue parmi nous.

RÉPONSE DU PÈRE CHRISTIAN SALENSON

Madame la Présidente,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et messieurs,

je ne peux cacher l'émotion que j'éprouve à me trouver dans cette assemblée qui brille depuis si longtemps au service de la culture dans cette ville de Nîmes.

Je suis troublé, madame la Présidente, par ces paroles tellement élogieuses par lesquelles vous me faites l'insigne honneur de m'accueillir dans cette assemblée. A vrai dire, je ne peux rien invoquer de mes mérites passés ni présents et je ne dois le fait de me trouver ici qu'à la bienveillance de chacun. Dois-je vous avouer que je suis d'autant plus troublé que je crains d'avoir perturbé de chaudes heures estivales à l'ombre d'un tilleul séculaire dont vous m'avez déjà conté les charmes. Soyez remerciée, chère madame, de tant d'attention et d'avoir su restituer avec tant de justesse mon attachement à la terre cévenole, cette terre austère et mystique qui m'a façonné et où s'enracinent mon attachement à la cause de l'œcuménisme et son prolongement dans le dialogue interreligieux.

Mes remerciements vont à monsieur le Secrétaire perpétuel qui m'a si cordialement accueilli et qui a manifesté tant de compréhension à mon égard lorsque j'ai dû lui exposer les difficultés dans lesquelles je me suis trouvé lors de la maladie puis du décès de monseigneur Jean Cadilhac. Il a accepté de bousculer le calendrier établi.

Je voudrais dire combien j'ai été sensible à l'accueil cordial que j'ai reçu de la part de ceux que j'ai pu rencontrer, hélas trop peu nombreux pour les raisons évoquées

précédemment. Cet accueil et cette compréhension m'ont permis d'entrevoir l'esprit de cette assemblée qu'avec joie je m'appête à découvrir.

Vous comprendrez que je salue avec une attention particulière monseigneur Robert Dalverny. Ma considération rejoint la vôtre. Sa vivacité d'esprit, sa cordialité, sa connaissance du terrain lui ont valu d'être élu administrateur diocésain durant la vacance du siège épiscopal. J'ai le plaisir de collaborer à ses côtés. Il me gratifie depuis longtemps de son estime et de sa confiance. Qu'il en soit chaleureusement remercié.

Il me revient de faire l'éloge de mon prédécesseur monsieur le chanoine Charles Fayolle. Je ne peux le faire sans évoquer dans un même élan ceux qui, avant lui, ont occupé ce fauteuil. Monsieur le chanoine Marchand dont il a eu l'honneur de faire l'éloge, ici même, lors de la séance du 22 avril 1983. Qu'il me soit permis de faire mémoire de cet homme qui aimait avec empressement sa petite patrie, la célèbre cité d'Aigues-Mortes qui l'avait vu naître en 1913. L'amour de cette prestigieuse cité me lie à lui. J'ai eu le bonheur d'y vivre et d'y exercer le ministère pendant plusieurs années. Monsieur le chanoine Fayolle avait œuvré plusieurs années aux côtés du chanoine Marchand lorsque ce dernier occupait les fonctions de chancelier de l'évêché puis de vicaire général. Avant lui monseigneur Homs occupait ce même fauteuil. Nombreux sont encore les vieux Nimois qui se souviennent de son éloquence et de ses prédications célèbres qui attiraient de nombreux auditeurs en l'église Saint-Baudile. La simple évocation de ces ecclésiastiques membres de l'Académie me remplit de modestie et me fait apprécier d'appartenir à une longue histoire que l'Académie me rappelle... *de viris illustribus* !

Je n'ai pas eu l'honneur de connaître, sinon de vue, monsieur le chanoine Fayolle à qui vous venez de conférer l'honorariat. Au moment de faire son éloge, je ne peux commencer qu'en évoquant son état de santé, qui est des plus fragiles et qui a nécessité depuis quelques semaines une hospitalisation. Le poids des ans s'ajoute à une santé précaire qui, sa vie durant, lui inspira des inquiétudes et limita son action. Dès l'âge de 17-18 ans, il dut interrompre ses études et passer un long séjour dans un sanatorium. Psychologiquement, il a beaucoup souffert de ce que ses études fussent contrariées par la maladie, lui interdisant sans doute l'obtention de grades canoniques en quelque prestigieuse faculté. A cette santé qui devait demeurer fragile, s'est ajoutée, depuis plusieurs années, des problèmes de vue, handicap parmi les plus redoutables pour qui, comme lui, est un lecteur assidu et prend plaisir aux joies de l'esprit. Il a souvent exprimé la souffrance morale que cela lui occasionnait. Nous pouvons le comprendre et compatir.

Il est né à Nîmes en 1910, rue Xavier-Sigalon. Très attaché à cette ville où il a vécu sa scolarité, il lui témoigna une belle fidélité. De sa ville natale, il ne s'est éloigné, hormis le temps des études secondaires à Beaucaire, que quatre ans au tout début de son ministère et une seconde fois, entre 1957 et 1960, lorsqu'il fut nommé curé de Villeneuve-lès-Avignon. Nimois dans l'âme, il appréciait la noble antiquité et l'originale personnalité de notre chère cité. Il n'ignorait pas que cette ville, façonnée par une longue histoire et meurtrie par les heures tourmentées qu'elle traversa, a su forger des tempéraments vigoureux. Fêré d'histoire locale, il s'intéressa plus particulièrement aux origines du christianisme à Nîmes. Sur ce sujet, la documentation est rare. S'appuyant sur les écrits de Ménard et du chanoine Cantaloube, il fit paraître dans le bulletin diocésain une étude sur l'építaphe de Lucilla Secundilla.

Sur cette inscription, son époux fait mémoire de leurs vingt ans de vie commune. On peut y lire inscrit sur une des faces latérales l'énigmatique expression *Lucilla lucet*. En 1984, il donna à l'Académie une communication sur l'abbé Bridaine, missionnaire itinérant et prédicateur du XVIII^e siècle, au tempérament de tribun et aux effets oratoires quelque peu originaux.

De solides études classiques au petit séminaire de Beaucaire avaient jeté les bases d'une solide culture humaniste. Il y avait acquis la connaissance des grands auteurs de l'antiquité et de la période classique. Il aimait les fréquenter et relire, dans le texte, certains écrits qu'il avait découverts durant cette période. Les billets hebdomadaires qu'il écrivit lorsqu'il était curé de Saint-Baudile sont émaillés de citations de poètes et parsemés de réminiscences de sa culture classique. Sa culture affleure en chacun de ses billets ; De Terence à André Gide, il gratifie le lecteur du fruit de ses nombreuses lectures. Le style reste familier et cela honore le pasteur.

Pasteur il le fut. Lors de l'éloge qu'il fit du chanoine Marchand, il déplore pour lui qu'il ait été privé de l'essentiel des joies du ministère car, dit-il, sa santé ne lui permit jamais d'exercer un ministère paroissial. Il aimait ce ministère paroissial qui met au contact des situations humaines les plus diverses, des personnes de différentes conditions aux grandes heures de leur vie. Il reparlait fréquemment de son ministère à Villeneuve-lès-Avignon et à la paroisse Saint-Baudile. Ses billets du curé - c'est ainsi qu'il les intitule - bien qu'ils ne soient pas datés, sont une véritable chronique du temps. Les événements de la vie de la cité ou de la vie du monde, la dernière parution d'un ouvrage, une émission de télévision sont prétexte à réflexion, commentaires ou exhortations.

Mais revenons à ses études. Il fit ses études de théologie au grand séminaire, rue Salomon-Reinach. Si les établissements religieux d'enseignement savaient dispenser une riche culture humaniste, la formation théologique, il faut le dire, donnée dans les séminaires était plus limitée en ces temps encore crispés par la peur du modernisme. La crise moderniste avait laissé une profonde blessure et dans l'enseignement des séminaires, l'heure n'était pas à l'audace de l'enseignement et de la recherche. Au même moment, dans quelques grands foyers intellectuels, la recherche biblique et patristique connaissait un essor sans précédent. Il dut compenser cette carence de la formation, comme beaucoup d'autres, par de nombreuses lectures personnelles de grands auteurs et une formation autodidacte, dont il concevait, à juste titre, une certaine fierté. Peut-être avait-il pris goût pour la théologie au contact de son auteur spirituel préféré Saint François de Sales qui allie, avec tant de raffinement, la profondeur de l'expérience et la richesse de la pensée, la délicatesse des sentiments et l'amour de la langue.

Il fut ordonné prêtre en 1936 et aussitôt envoyé comme vicaire à Alès, à Rochebelle, durant quatre ans, en des temps où le pays minier était secoué par de vigoureux mouvements sociaux mais n'avait pas encore été frappé par la terrible crise qui devait s'abattre sur lui quelques années plus tard. Puis il fut nommé curé de Cabrières mais n'eut guère le temps d'être hanté par l'ombre du cardinal. A peine plus d'un an après - déjà certaines nominations n'étaient que transitoires -, il fut appelé à Nîmes comme aumônier des sœurs de Saint Vincent de Paul. Il occupa ce ministère durant toute la période de la guerre. Gaulliste fervent, il est demeuré toute sa vie un lecteur assidu de cette sombre période de notre histoire.

Au lendemain de la Libération, il entra à l'évêché comme sous-directeur de l'œuvre du suffrage, puis fut nommé aumônier des sœurs de Besançon et de la clinique qui se trouvait alors rue de la Faïence et dont certains se souviennent.

Ses proches disent cependant que les grandes heures de son ministère, il les a vécues dans la paroisse de Villeneuve-lès-Avignon. Il devait y demeurer de 1957 à 1960. Trois années seulement mais qui comptèrent énormément. Cet homme cultivé a certainement beaucoup apprécié les vestiges d'une longue histoire militaire et religieuse, les nombreuses œuvres d'art que renfermait la collégiale. Il a pu admirer le profil de l'altièrre cité des papes dressée sur l'autre rive du Rhône et en contemplant le cours du fleuve en ces temps-là encore indompté et capricieux. Outre le ministère pastoral, il lui revint d'organiser une célébration pontificale à l'occasion du transfert des cendres d'Innocent VI, ce pape limousin, comme son prédécesseur Clément VI, qui fut un piètre politique mais qui réforma la cour d'Avignon et en fit disparaître le luxe excessif. Il construisit la Chartreuse et demanda à être inhumé en ce lieu. Le transfert eut lieu en présence de nombreuses autorités et du légat du pape. L'homélie, ce jour-là, fut prononcée par monseigneur Urtasun, archevêque d'Avignon. Cette célébration d'importance est restée pour ce prêtre un moment privilégié dont il aimait rappeler le souvenir.

Peu de temps après, - y avait-il un lien de cause à effet- il a pour sa part toujours estimé qu'il y en avait un, il fut nommé par monseigneur Girbeau, curé de Saint-Baudile, cette paroisse que les Nimois s'obstinent à appeler les Carmes et que les gens de passage prennent pour la cathédrale. Il y organisa les fêtes du cent cinquantième

anniversaire de l'église en 1977. Il demeura curé de cette paroisse pendant vingt et un ans, de 1960 à 1981. Son arrivée dans cette paroisse coïncide avec l'annonce par Jean XXIII de la convocation d'un concile œcuménique. En 1962 s'ouvrait le concile Vatican II. Il en connut les joies et les espoirs mais aussi les formidables bouleversements qui l'accompagnèrent. Il mit en application la réforme voulue par le concile Vatican II. Les éditoriaux de la feuille paroissiale témoignent de cette époque et de cet homme qui fort de sa culture ne cessait de lire et de relire les événements bouleversants de ces années de grande mutation pour l'Eglise catholique comme pour la société. Le respect de son auditoire et ses talents d'orateur servi par une voix sonore faisaient apprécier ses prédications.

En 1983 vous l'avez accueilli à l'Académie lors de la séance du 23 avril et ce lui fut une grande joie. Il était alors retiré du ministère depuis deux ans.

Aujourd'hui vous me faites l'honneur de me recevoir à l'Académie et de m'inscrire dans le prolongement de ces hommes éminents dont j'ai, en commençant, évoqué la mémoire. Je n'ai rien à présenter qui me donne le droit de faire partie de votre compagnie mais je veux bien apporter humblement ce que j'ai pu acquérir par mon expérience limitée et dans l'engagement qui me passionne. J'espère ainsi continuer à creuser un sillon ouvert par d'autres depuis longtemps.

Comment ne pas se sentir inscrit dans une longue lignée et ne pas faire appel à l'histoire, tout particulièrement en ce jour. Cette séance de l'Académie est la première d'un nouveau siècle et la première d'un troisième millénaire encore dans les langues puisque l'on ne sait même pas s'il faut considérer qu'il a déjà commencé ou s'il faut considérer qu'il commencera le

premier janvier prochain. En tout cas, nous formons des vœux pour notre société académique. Nous espérons aussi que de bonnes fées se penchent sur le berceau de ce XXI^e siècle. Qui peut prévoir ce qu'il sera ? Le bilan du siècle qui s'achève reste à faire. Il fut couronné de succès sur le plan des exploits techniques. Il fut aussi l'un des plus barbares de l'histoire et la Shoah en est le chiffre incontournable. Il laisse en héritage au siècle qui vient quelques grandes institutions internationales et une réflexion sur les droits de l'homme qui si elle reste très occidentale dans sa conception et trop arbitrairement invoquée, est susceptible, nous l'espérons, de faire progresser la conscience commune.

Le XXI^e siècle sera-t-il religieux ? Comment savoir ? En revanche, tout laisse à penser qu'il sera celui du pluralisme religieux. Une large diversité de religions et des nouveaux mouvements religieux marquent désormais les sociétés. Aussi, la rencontre des religions et le dialogue interreligieux sont une des conditions de la paix entre les peuples et de la bonne entente entre les hommes au sein des sociétés, y compris occidentales. J'essaie, en plus de ma participation à la gestion du diocèse de Nîmes, d'apporter mon humble contribution dans la spécialité qui est la mienne, à savoir la recherche théologique. Depuis un siècle, le travail théologique ne pouvait s'inscrire en Occident que sur le fond de la sécularisation et de la critique philosophique de la religion élaborée au XIX^e siècle. Il doit désormais, sans quitter ce domaine, s'inscrire aussi sur l'horizon incontournable du pluralisme religieux. Les deux phénomènes ne sont d'ailleurs pas étrangers l'un à l'autre. Ce travail théologique s'accompagne d'une sensibilisation et d'une formation des chrétiens à vivre lucidement dans cette nouvelle situation.

En 1992, j'ai participé activement à la fondation d'un Institut universitaire de sciences et de théologie des religions à Marseille, dépendant des facultés catholiques de Lyon. Un ISTR existait déjà à Paris depuis plus de vingt ans - ISTR est l'acronyme par lequel nous le désignons -. Depuis un autre institut de ce type a vu le jour à Toulouse. Dès sa fondation, l'ISTR de Marseille s'est voulu un lieu d'enseignement et de recherche, d'échange et de partage au service de la région. Ici pluralité religieuse et pluralité culturelle font partie de l'expérience quotidienne. Le projet de l'ISTR a vu le jour dans cette situation concrète. Trois changements sociaux significatifs ont contribué à la fondation de cet institut : le brassage des cultures et des religions, les changements qui affectent les phénomènes religieux dans la société française et le nouveau contexte de laïcité, le défi de la paix dans le bassin méditerranéen.

Le monde est dans une situation complexe et inédite. Le contexte est celui d'un foisonnement et d'un brassage étonnant de cultures et de religions. Dans la société française elle-même, la culture est devenue comme jamais auparavant une marqueterie impressionnante de cultures variées. La mondialisation des échanges économiques draine un formidable brassage des croyances et de sagesses. Elle s'accompagne d'un processus de globalisation et d'uniformisation mais aussi et par réaction de phénomènes de fragmentation et de phénomènes identitaires. Des crispations identitaires peuvent voir le jour et aller jusqu'au fanatisme comme ce fut le cas, en cette fin de siècle, sur l'autre rive de la Méditerranée ou en Europe, dans les Balkans. Mais, par ce brassage de convictions et d'opinions, s'offre en même temps à nos contemporains une possibilité de rencontre entre les hommes, quelles que soient leurs

croyances ou leurs philosophies, comme sans doute jamais dans l'histoire une telle occasion ne s'était présentée.

Je n'ai aucune crainte à parler, ici, de la diversité des opinions et des croyances car je sais que cette assemblée est sensible à ce pluralisme. Non seulement elle y est sensible, mais elle la souhaite puisqu'elle a inscrit dans ses us et coutumes de veiller à ce que les divers courants de pensée et de croyances soient réellement représentés. J'ai cru comprendre que le pluralisme fait partie, depuis longtemps, de la nature même de l'Académie. L'expérience a largement démontré que ce pluralisme a toujours été source d'enrichissement pour l'Académie elle-même et pour son rayonnement. La preuve n'est plus à faire que ce pluralisme vécu au sein de l'Académie de Nîmes a été un ferment d'unité pour la cité.

Cette conviction, forgée par l'expérience et apprise par les sévères leçons de l'histoire, nous a enseigné aussi que la différence culturelle, philosophique et religieuse est une chose trop grave pour pouvoir être traitée à la légère. Nous savons, peut-être mieux que d'autres, que tout le monde n'est pas pareil, que les opinions ne sont pas indifférentes et que la vertu de la tolérance, pourtant si nécessaire à promouvoir, se révèle insuffisante pour construire un « vivre ensemble ». Ne faut-il pas aller jusqu'à la rencontre de l'autre pour y apprendre l'estime mutuelle, la fraternité parfois ?

De ce point de vue, le pluralisme culturel et religieux se présente comme un défi. Comme pour tout défi personne ne saurait jamais préjuger d'une issue inévitablement favorable sans faire preuve de naïveté ni être pessimiste sans avoir alors, à son insu, sérieusement compromis toute chance de réussite.

Si le monde est pluraliste, la situation religieuse, elle, est paradoxale. Le XX^e siècle a subi, en matière de religion, de multiples rebondissements. On était assuré, il y a quelques décennies du désenchantement du monde, selon l'expression de Max Weber et « la mort de Dieu » était une nouvelle sereinement annoncée au vieux pape par Zarathoustra descendu de sa montagne. De fait, la nouvelle s'est répandue et s'est accomplie dans le processus de sécularisation des institutions et des mentalités. Or, paradoxalement, la disparition de la religion ne s'est pas réalisée et le religieux connaît même un engouement inattendu, jusque et y compris dans des formes qui sont souvent quelque peu déroutantes. Est-ce une revanche de l'irrationnel sur la rationalité technique, rationalité dont Jurgen Habermas, en son temps, a fait la critique ?

En France, nous concevons une légitime fierté pour la laïcité. Elle réunit un très large consensus et l'on s'étonne même, en bons Français, que tous les peuples ne reprennent pas ce modèle. La laïcité est une idée vivante. Elle a toujours su évoluer et composer avec les situations nouvelles auxquelles elle a dû faire face. Précisément aujourd'hui la situation est nouvelle : le pluralisme religieux massif (il a toujours existé par la présence du judaïsme), la perte de mémoire des jeunes générations dont s'est émue la ligue laïque de l'enseignement, la montée en puissance de l'Islam - cinq millions de musulmans en France -, les nouveaux mouvements religieux. Cet ensemble de phénomènes contribue à poser, le rapport du religieux et de la culture dans la société française. Les changements intervenus dans les programmes scolaires en histoire et en lettres constituent un signe particulièrement significatif. Les mutations du religieux dans la société française réinterrogent chacune des religions, les divers courants de pensée et la laïcité elle-même.

Elle doit faire face à des situations inédites. La laïcité de notre temps évolue d'une laïcité d'abstention à une laïcité de débat selon les termes de Paul Ricœur.

L'institut de sciences et théologie des religions auquel j'appartiens et dans lequel j'ai la chance de pouvoir travailler s'inscrit dans une perspective méditerranéenne et tisse des liens avec les centres culturels et universitaires du pourtour méditerranéen. J'ai la chance de travailler depuis deux ans avec l'Eglise catholique du Maroc. Le bassin méditerranéen est une des régions du monde où la question de la paix se pose avec le plus d'acuité déjà dans la période présente et pour les décennies à venir, qu'il suffise d'évoquer l'éventuelle démocratisation du Maroc, l'Algérie, la question palestinienne, le Liban, la Turquie, les Balkans et d'une certaine manière aussi le défi de la rencontre des cultures dans la société française. L'organisation mondiale des Nations Unies a décrété cette région comme région sensible pour le siècle qui vient. Dans ce contexte de géopolitique, la place des religions est déterminante. C'est autour du bassin méditerranéen qu'ont surgi, ont grandi et se sont développés les trois grands monothéismes. Leur rencontre est un facteur décisif de paix entre les hommes pour le pourtour méditerranéen et pour ailleurs. Déjà des liens se tissent, des rencontres ont lieu, une sensibilisation s'opère mais il faut du temps pour établir la confiance, pour faire percevoir la nécessité, pour entrevoir la chance de la rencontre.

Je pense que le dialogue interreligieux est une nécessité aujourd'hui et facteur de paix entre les hommes. Il est nécessaire pour les sociétés, il est nécessaire pour les religions. Par leur rencontre et grâce au dialogue, elles peuvent ensemble prendre conscience et assumer leur vocation propre dans le monde. Elles ont mieux à faire qu'à se substituer à César ou à se laisser

instrumentaliser par des nationalismes. Leur vocation commune est l'ouverture de l'humanité à une transcendance et elles peuvent puissamment contribuer à une plus grande justice entre les hommes. Ce dialogue commence par l'apprentissage de la connaissance mutuelle, par des engagements communs.

Je pense également que la rencontre de l'autre convie chacun à approfondir ses propres écritures et à revisiter sa propre tradition. La rencontre est à ce prix. Comme théologien chrétien je suis engagé dans ce double mouvement à la fois de travail sur une compréhension du pluralisme religieux et le service du dialogue entre croyants de traditions religieuses différentes et en même temps dans un travail d'approfondissement de la théologie chrétienne. J'y suis engagé avec l'ensemble de l'Église catholique, mais je pourrais sans difficulté associer les autres Églises chrétiennes, en particulier l'Église réformée qui est tout autant engagée et avec qui nous travaillons habituellement ensemble sur cette question.

Cette démarche s'accompagne d'un travail de sensibilisation de l'ensemble des communautés chrétiennes à vivre dans ce que l'on nomme l'Esprit d'Assise, en référence à la rencontre interreligieuse qui eut lieu à Assise en 1986 à l'initiative du pape Jean-Paul II.

L'institut comprend plusieurs départements : un département universitaire qui dispense des cours et délivre des diplômes en théologie, un département de formation permanente - dont j'ai plus directement la responsabilité - qui s'adresse à des professionnels, en particulier enseignants ou futurs professeurs, des membres de professions de santé, et un département de « recherches et communications » qui est en relation avec d'autres instituts et en particulier avec l'université Saint-Joseph de Beyrouth avec lequel des conventions sont signées pour préparer à des diplômes

spécialisés en Islam.

Le département « recherches et communications » de l'Institut publie depuis 1992 une revue de théologie en langue française spécialisée sur le dialogue interreligieux au nom programmatique *Chemins de dialogue*. En quelques années, elle a su dans les milieux spécialisés acquérir sa notoriété. Elle est désormais une référence. Elle peut, malgré son caractère spécialisé, conquérir encore de nouveaux publics. J'ai l'honneur d'en être le directeur d'édition et à ce titre, si c'est conforme à l'esprit de la maison, je me ferai un plaisir d'offrir la collection à la bibliothèque de l'Académie et à ceux d'entre vous qui le désirent un exemplaire de la dernière livraison en signe de remerciement pour votre accueil.

Au moment où vous me recevez comme membre de l'Académie, il me fallait me présenter, vous dire ce que je fais et vous donner à entendre ce qui m'occupe. Cela m'a été demandé et c'est bien volontiers que je m'y suis prêté. Je me suis livré à cet exercice en toute confiance et simplicité. Ne vous y trompez pas, si je me suis exprimé avec conviction n'y voyez aucune prétention : ma modeste contribution à ce qui me paraît un des enjeux du siècle qui vient, n'est rien au vu de l'étendue du chantier et de la complexité des problèmes posés.

A vrai dire, je crains surtout d'avoir abusé de votre patience et je vous prie de bien vouloir m'en excuser. Je vous remercie encore de votre accueil et de l'attention que vous avez voulu prêter à ces modestes propos.

Le père Christian Salenson est félicité par ses amis et confrères nombreux en cette circonstance.

La séance s'achèvera dans les salons du premier étage autour du verre de l'amitié.

La séance est levée à 18 h 30.